

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 33(2), 131–134.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

POUR NON-LISEURS

FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
MARIE-ANDRÉ LAMONTAGNE

Noël à Oka

Le torrent qui se fraie un chemin vers le lac bouillonne entre les rochers. Le ciel est étoilé avec du vent et une demi-lune cachée par les montagnes. Dans l'église attendent trois temps — le XIII^e siècle des moines, le XVIII^e des noëls, le nôtre — unis pour la commémoration d'un quatrième. Assis dans la coïncidence merveilleuse des temps, nous écoutons. Gaston Arel joue la nuit du XVIII^e, et c'est déjà l'homélie, dite par le tout nouvel abbé. Je pense au grand barbu exubérant que l'ingénieur Franquet a vu ici, à Oka, en 1752 ou 3. Je ferais mieux d'écouter l'abbé, mais *Dévadé* me revient. Si Ducharme affirme ce qu'il nie et nie ce qu'il affirme, il y a les sept pas de la Patronne, qui ne fait jamais marche arrière, et presque autant de clés convergentes qui traînent ici et là, pages 50, 84, 220... J'imagine que l'abbé dit: «J'ai vu, je n'ai rien vu. Je vais mourir, je vais naître. C'est le 24 décembre, ce ne l'est pas. Il fait froid, il fait chaud. J'ai faim, je suis rassasié. Soyez dans la paix, dans la guerre...», et ses propositions, deux à deux, montent comme les arêtes de la voûte pour se joindre où l'hélice des ventilateurs silencieux rabat la chaleur sur nous.

J.-P.I.

Lapins, boas et Chou-Fleur

Alors le Roi des lapins demanda au peuple des lapins s'il aimait les haricots. Oh! oui, il aimait. Et les petits pois? «N'en parle pas, ô Roi, gémirent les lapins, ne réveille pas ces souvenirs exquis.» Et le chou vert? Nouveaux gémissements du peuple. Un jour, dit le Roi, un œil sur sa garde prétorienne et expliquant patiemment ce qu'il avait déjà expliqué des millions de fois, un jour viendrait le règne du Chou-Fleur. Des expériences étaient en cours dans les laboratoires agronomiques de l'État et très bientôt, *très bientôt*, tous les lapins de la base auraient le menton poisseux de jus de Chou-Fleur. D'ici là, il n'y avait qu'à payer la taxe potagère sans rechigner. Voilà. J'ai dit.

Fazil Iskander a écrit un conte philosophique (*Les Lapins et les Boas*, Rivages, 1990) dont l'action se passe très loin en Afrique, il y a très longtemps. De surcroît, l'auteur est caucasien. Aussi bien dire que tout cela ne nous concerne pas.

M.-A.L.

Ton histoire est une épopée...

— Ugh! dit Mulroney à la blague ou pour avoir l'air de s'intéresser aux Mohawks, on ne sait trop; le fait est que quelqu'un se leva et vint à lui, croyant avoir été appelé.

— Qui êtes-vous? demanda Mulroney.

— Hogue, monsieur le premier ministre, Jean-Pierre, député d'Outremont, pour vous servir.

Cet hurluberlu avait une immense moustache. Un jour, sa femme lui avait fait remarquer que sa moustache ressemblait à une descente de lit; depuis, Hogue dort par terre, à côté du lit, et ne se lève pas avant que sa femme n'ait mis le pied sur sa moustache. Qui ne me croit?

Or en ce temps-là, Mulroney cherchait quelqu'un pour représenter son gouvernement au sein de la Commission chargée de recueillir les doléances des Québécois. Pas question que Mulroney se mouille, ni qu'il ne se mouille pas;

d'où le choix de cet émissaire quelconque. La Commission accueillit Hogue comme une doléance de plus.

— Ugh! dit Mulroney, et le mot monta dans le ciel d'Ottawa où je le vis.



Voici des extraits du discours qu'il tint, ou plutôt qui lui échappa, et qu'il publia dans son *Bulletin* de l'automne 1990.

— Chers amis, je sais que le comté d'Outremont (...) Nous devons être fiers que (*sic*) le comté (...) On y voit des (*sic*) universités (...) Quel plaisir, quel apprentissage humain (*sic*), quelle simplicité on retrouve à marcher (*sic*) ce secteur (...) Vivre dans le comté d'Outremont, c'est vivre la réalité canadienne. Bravo! (...) Je sais et je demeure conscient (*sic*) de (...) À tous les jours, et sans exception (*sic*), le personnel du bureau doit répondre (*sic*) à des problèmes humains qui n'ont de commune mesure que l'importance des problèmes (*sic*). Ça peut être une famille qui tente de se retrouver et qui doit passer à travers un océan (*sic*) d'étapes difficiles (...) Le travail de nous tous (*sic*) est noble, anonyme, oublié, frustrant, emballant.

— Et Hogue la galère! chahuta-t-on.

— Bon, bon, dit poliment le ministre Rémillard, merci, monsieur Hogue, c'était très intéressant, la Commission va

tenir compte de vos remarques ainsi que de toutes les autres.

Excellent comédien devant les caméras de la télévision, ce ministre paraissait toujours se regarder dans l'objectif et s'admirer; pour un peu, il eût embrassé son reflet et tout le peuple québécois en même temps. Ce ministre se laissait guider par tous les vents et courants d'air; c'était là toute sa politique. Et pour cette raison, dans les chaumières, on commençait à le surnommer la Gilrouette, le *l* étant emprunté à son prénom, Gil, qu'il orthographiait sans la dernière syllabe pour une raison qui m'échappe, mais certainement stupide.

Pour l'heure, notre gilles se demandait comment organiser un référendum en demandant aux Québécois de se prononcer sur une indépendance dont il ne voulait pas, dont il voulait uniquement comme arme de chantage. Il arriva à la formulation suivante:

«Voulez-vous que nous fassions semblant de faire l'indépendance pour montrer aux autres provinces que nous ne faisons pas semblant, question d'enfirouaper au passage les vrais indépendantistes qui voudraient se servir d'un référendum sur l'indépendance pour faire la véritable indépendance, alors qu'il nous faut plutôt nous en servir pour ne pas la faire, tout en laissant croire aux Anglais à la fois le contraire et le contraire du contraire, afin qu'ils acceptent quand même de négocier enfin avec nous la question de la gestion des COFI et deux ou trois autres bébelles du genre, Léon Dion vous expliquera, bref: oui ou non?»

F.H.